

UN SEIGNEUR TARGUI : KENAN AG TISSI

Kenan ag Tissi est un Targui, neveu du chef des Touareg Taïtoq qui occupent, dans le Sahara central, à douze cents kilomètres d'Alger et à sept cents du Niger, les deux routes qui mènent d'In-Salah à Agadèz et à Tombouctou. Il a des esclaves, des chameaux de course, un cheval, des serfs de sa race qui apportent des dattes et des moutons à sa tente, des Arabes qui lui paient tribut. Il est peut-être âgé de vingt-cinq ans. Il est marié, et sa femme s'appelle Fedada. Il a été pris à la guerre, et il est captif en Algérie depuis trois ans.

C'est un homme de haute taille, très mince et d'une force rare. Comme il venait d'être amené à Ghardaïa, dans le Mzab, la main gauche brisée par une balle, exténué par la soif et la faim, un officier lui demanda comment les Touareg lancent leurs longs javelots de fer. Il en prit un de la main droite, le fit vibrer à la hauteur de son épaule, et l'envoya, à la distance de quinze mètres, dans le tronc d'un palmier, où il s'enfonça. Personne ne put l'en arracher, et il fallut, pour l'extraire, creuser l'arbre avec un couteau. Il n'a jamais connu la peur.

Encore à Ghardaïa, comme un spahi l'avait heurté sans lui faire d'excuses, il bondit chez l'interprète, et l'entraîna dans le bureau du commandant. Là il dit :

- Vous m'avez pris. Faites-moi tuer tout de suite contre un mur. Mais je ne veux pas que vous me laissiez insulter par vos domestiques !

Il est grand seigneur toujours, au fond de la plus noire misère. Il ne parle que la tamahaq, qui est la langue de ses frères et de ses parents nobles ; il s'obstine à ne pas apprendre un mot d'arabe, parce que des Arabes, là-bas, sont ses tributaires. On lui a fait des présents ; mais il n'en a rien gardé qu'une robe de soie donnée pour sa femme par une princesse, et une ceinture lamée d'argent et d'or dont il se ceindra la tête en allant au combat. Un jour qu'il était dans le fort Bab-Azzoun, à Alger, avec d'autres Touareg, prisonniers comme lui, je le vis leur distribuer des étoffes qu'on lui avait apportées pour se tailler des vêtements, et un d'eux me dit :

« C'est toujours comme cela : son père en fait autant, et son frère aussi. Ils n'ont rien à eux sinon la première place dans les conseils et à la guerre. Nous autres, nous acceptons ce qu'ils nous donnent, puisque telle est leur habitude ; mais tu verras cependant qu'il ne manquera de rien. Nous l'habillerons. Si nous étions chez nous, et que l'ennemi lui eût enlevé son troupeau, il n'aurait qu'à s'installer au milieu du mien avec toute sa famille, et il le mangerait que j'en serais fort honoré. »

Un autre jour, comme je lui avais recommandé de se vêtir comme un grand chef pour aller voir des courses avec les autres, je trouvai ses compagnons, et même un esclave qu'on venait d'ajouter à leur bande, accoutrés superbement dans leurs robes noires, bariolés de ceintures et de baudriers rouges, coiffés de hauts bonnets rouges à glands de soie bleue, et lui se tenait debout en avant, dans une mise très simple. Je lui en fis la remarque. Il me répondit :

- « Ne m'avais-tu pas dit de m'habiller comme un *amr'ar* ? »

Le monde entier n'est rien pour lui. La richesse et la force ne sont à ses yeux que des instruments de la gloire, et notre civilisation matérielle tout entière reste au-dessous de son extraordinaire orgueil. Musulman comme devaient l'être les compagnons du Prophète dans leurs coeurs simples, il savait qu'il existe autour des élus une multitude de mécréants innombrables : il s'est étonné de les trouver meilleurs qu'il n'avait pensé, mais aucune de leurs inventions n'égale pour lui la plus petite vertu d'un barbare, et s'il a élargi son cadre, c'est encore pour le partager en deux sections : celle des hommes nobles et celle des hommes vils. Il se plaît à comparer l'égoïsme, la duplicité, la bassesse de ceux qui ne vivent sur la terre que pour la terre, à l'idéal que l'exercice du commandement, la fraternité guerrière et la foi religieuse ont forgé dans son âme.

- Il a des sentences comme celles-ci : « Une bonne action ne va pas loin sans revenir au bienfaiteur. - Si un homme de race t'a fait injure, rends-lui un service qui le fasse rougir. - Un coeur généreux vous fait toujours place. - Cherche toujours à l'emporter sur les hommes : tu arriveras à être leur égal. »

Il est poète : il a composé plus d'une chanson monorime que les femmes de ses tentes, aux joues bleuies par l'indigo du Soudan, chantent en s'accompagnant de leurs violons. Il y a dit la beauté de Tidaouit, pareille au jeune palmier dont les fruits jaunissent, la vertu de Nanna aux belles tresses, sur qui les jeunes gens ne tiennent aucun propos, les langueurs de l'isolement du guerrier qui veille dans la plaine immensément plate, autour de laquelle le mirage élève des plantes dans l'air tremblant, les ivresses des victoires remportées sur les Aoulimmiden, ses ennemis mortels.

L'Aoulemmèd est parti de bon matin ; il a fait lever les chameaux. - Nous les suivons : j'ai conscience de ma force, - et je garde dans ma poitrine la parole de vengeance - que Choumeki m'a dite et qui est ma vie. - Deux nuits et une troisième, les gueux, - nous les joignons quand ils sont auprès des puits. Je les fusille avec le bruit du feu rapide ; - alors ils prennent la fuite en désordre ; ils se retirent sur une colline, autruches - de Silet qu'ont dispersées les lévriers. - Nous en emportons des sabres aux beaux fourreaux et des boucliers blancs comme la crème, et des chameaux gris qui méritent l'éloge, - sur lesquels on peut attacher la selle pour les jolies femmes.

Singulière destinée que la sienne ! Il y a trois ans et demi, quatre ans peut-être, il était sur la route d'Agadèz au Damergou avec son frère aîné établi depuis longtemps chez les Touareg de l'Aèr, et devant lui s'étendaient à perte de vue les riches cultures du pays des Noirs, ou bien il tombait, à l'aurores des pigeons, entre Araouan et Tombouctou, sur ses Arabes rebelles, fendant des têtes de son sabre indien, traversant des poitrines de sa lance aiguë comme une épine. On est venu lui dire que les Chaamba Mouadhy, qui sont près d'El Goléa, avaient fait tort aux Taïtoq en enlevant les chameaux d'un de leurs amis, et il s'est mis en route vers le nord, lui, quarantième, avec une troupe de serfs et de nobles mélangés.

Au bout d'une course, de 850 kilomètres sous le soleil du mois d'août, surpris et enveloppé avec quinze de ses compagnons, il en a vu fusiller huit, n'a échappé à la mort que par miracle, a été jeté comme une bête fauve blessée et toujours dangereuse dans la cour du bordj de Ghardaïa, en face des Français qu'il n'avait encore jamais vus, poussé d'étape en étape jusqu'à Alger, enfermé dans une forteresse, puis laissé relativement libre avec les siens sur une terrasse, étonné de notre clémence, humilié de nos rigueurs, mais toujours inébranlable.

Ensuite, il a traversé la mer « aux croupes mouvantes », et la France presque en entier. Il ne savait pas auparavant qu'une barque flottât sur l'eau, ni qu'on pût attacher un cheval à une voiture, et il est tombé dans Paris en pleine Exposition.

« Comment donc, me disait-il, appuyé sur la balustrade du pavillon central, comment se peut-il faire que vous vous réunissiez en si grand nombre sans vous connaître ? Chez nous, quand deux hommes s'aperçoivent de loin pour la première fois, ils s'avancent prudemment l'un au-devant de l'autre, la lance à la main et commencent par se demander les noms de leurs pères. Ce n'est pas la religion qui vous unit, car vous ne priez point. Notre Seigneur fait ce qu'il veut ; mais c'est une bien grande merveille qu'il vous ait donné tant de beaux chevaux, tant de soie, tant d'or et tant d'argent, des terres si fécondes que je n'en ai jamais vu de plus belles même dans le Soudan, et cette ville toute entourée de canons, si grande qu'on n'en ferait pas le tour en dix jours, à vous qui vivez sans lois, qui mangez sans pudeur, à visage découvert, tout ce qui vous fait plaisir, même des choses immondes, et ne connaissez même pas le nom du Prophète. Ce sont là des signes de malédiction, et vous paierez cher vos joies dans l'autre monde ; mais peut-être aussi vous serez sauvés parce que vous êtes polis et généreux comme des hommes libres.

« Je reviendrai là plus tard avec mon frère aîné et quelques-uns de ses amis, quand on m'aura délivré. Nous amènerons avec nous nos femmes et nos esclaves pour nous préparer notre nourriture, nous descendrons tous chez toi pour te faire honneur, et tu verras alors ce que nous sommes. Ensuite, tes amis viendront voir, s'ils le veulent, comment nous exerçons

l'hospitalité. Quant à toi, tu sais notre proverbe: "Ce qui est dans la parole est dans le silence".»

Il me répétait cela, les yeux dans les yeux en me tenant la main, pendant que le rapide débouchait à Marseille en vue des eaux bleues, et le lendemain encore, quand la Kasbah triangulaire du vieil Alger tout blanc reparaisait devant nous.

Maintenant, comme pour justifier sa confiance hautaine et absolue dans les décrets de son Seigneur, voilà que ce captif traîné saignant et presque nu de Hassi Inifel à Ghardaïa, le 10 août 1887, devient une des pièces les plus importantes du jeu qu'il nous faut jouer dans l'Afrique du Nord.

Retenez bien ceci, qu'il est le neveu de l'Amr'ar des Taïtoq, et par conséquent son successeur désigné par la coutume des Touareg, qu'il tient par le sang à l'Amr'ar des Hoggar, Ahitaghel, qu'il est connu et estimé chez les Azjèr, que son frère aîné réside chez les Kèl Ouï, dans l'Aèr. La nouvelle de sa captivité s'est répandue depuis trois ans d'El Goléa à Agadèz, à Ghadamès, à Ghat, sur des lignes de parcours qui n'ont pas moins de quinze cents à deux mille kilomètres de longueur dans le Sahara central. Son oncle, Sidi ag Kerrazi, a négocié avec nous pour le délivrer. Des courriers qui marchaient au moins trois semaines pour nous porter ses lettres, et trois semaines pour lui rapporter nos réponses, se sont croisés dans le désert pendant deux ans, et tous les mots de cette correspondance ont passé sous les yeux non seulement des nobles Taïtoq, mais encore des marabouts du Touat qui les ont communiqués et commentés à tous les guerriers et à tous les conducteurs de caravanes qui viennent chaque année sur leurs marchés.

Ag Kerrazi nous offrait, en échange de la liberté de son neveu et de ses compagnons, la route du Soudan à travers son pays. Nous y avons ajouté une condition qu'il a jugée inacceptable, et la rupture qui s'en est suivie a été comme la fin d'un premier acte récité maintenant par les hommes et chanté par les femmes sous les tentes de cuir du Ahénet et de la Sebkhah d'Amadghor ; mais voilà maintenant qu'un émissaire nous arrive des montagnes des Hoggar et cet homme est le propre neveu de Cheikh Othman, également influent dans les deux grandes confédérations des Hoggar et des Azjèr. Il vient de leur part : il est comme le représentant de tous les Touareg du Nord.

Et que nous dit-il ? Que nous demande-t-il en échange de compensations qui vont jusqu'au prix du sang versé ? La paix sans doute, mais aussi quelque chose qui leur tient encore plus au coeur, la délivrance de Kenan. Ils sont prêts à tous les sacrifices pour que cette honte cesse, le futur chef des Taïtoq parqué chez nous comme un mouton, emprisonné comme un malfaiteur.

Un ministre trouvera sans doute la solution juste qui permette de les satisfaire. Il le faut, et presque sur l'heure : car, en dépit des utopistes qui nous mènent déjà tambour battant d'Alger au pays de l'ivoire et de la poudre d'or, notre empire africain ne sera jamais qu'un mirage tant que nous ne nous serons pas mis d'accord avec les Touareg. Cette Afrique du Nord qui nous échoit en partage est comme une terre nouvelle qui sort de l'ombre : elle est suffisamment claire près des bords, mais le milieu en est couvert de brume. L'Algérie et la Tunisie d'une part, le Sénégal et le Haut-Niger de l'autre, vont s'allonger vers le lac Tchad puis s'élargir et tendre à se rejoindre ; mais entre elles s'étend l'horreur de ce Sahara funeste dans lequel nous n'entrons depuis trente ans que sous peine de mort. Déjà les chemins de fer transsahariens pullulent dans les cerveaux des ingénieurs ou des capitalistes, et nous en connaissons bien quatre, pour notre part, également attaqués et défendus ; mais ils s'arrêtent tous les quatre devant les mêmes obstacles, et ces obstacles ne sont pas des Alpes abruptes ou des chaînes de dunes infranchissables : ce sont des âmes, des âmes violentes, craintives ou irritées. Tous les ingénieurs du monde réunis, et Stanley lui-même qui déclare le transsaharien faisable à raison de deux kilomètres par jour, n'y pourront rien. Nous avons devant nous, entre le Niger, le Damergou et l'Algérie, quatre confédérations de Touareg que nous devons nous concilier avec beaucoup de dignité et un peu d'adresse. A ceux qui l'oublient ou qui passent outre, il faut faire poser le doigt sur la carte à Bir el Gharama : c'est là qu'est la tache encore fraîche du sang de Flatters. Encore une fois, il faut en finir pacifiquement avec les Azjèr, les Hoggar et les Taïtoq, et un des premiers articles de notre contrat sera certainement la liberté de Kenan.

Je suis allé le revoir près d'Orléansville. Il est interné maintenant chez les Medjadja, dans la demeure d'un homme excellent et considérable, Si Henni, qui le traite avec bonté ; mais l'ennui finit par mordre sur cette âme et sur ce corps de fer. Il m'avait écrit : « Ne m'oublie pas. Je suis comme un homme mort parmi les vivants. » Nous nous sommes embrassés, et nous sommes allés au fond d'un jardin nous asseoir sur la margelle d'un puits, à l'ombre d'un figuier. Sa haute taille se courbe, ses épaules pointent sous sa mince robe noire, le voile qui couvre son visage est tendu sur ses pommettes saillantes, et une lourde mélancolie pèse sur ses yeux. Il a gardé ma main droite dans la sienne, et m'a dit : « Tu es le seul qui pense à moi. Que Notre Seigneur t'élève : toi seul sais honorer les hommes, même quand ils sont dans un état misérable ; mais parle. Dis-moi tout ce que tu sais ; car je reste sans nouvelles de personne ». Il connaissait le refus de son oncle ; il ignorait la tentative récente du neveu de Cheikh Othman. J'ai goûté ce plaisir de lui rendre peu à peu l'espérance et de le voir sourire ; mais bientôt il a baissé le front et gardé le silence. Sa condition présente lui paraît trop dure pour qu'il l'oublie, même pendant une seconde. Cette pensée qu'il est toujours captif, et que

les étés passent sans qu'il puisse aller une heure devant lui contre la volonté d'un autre homme, l'obsède et le ronge ; elle consume sa vie. Sa tendresse pour les siens est infinie mais le regret qu'il éprouve est peu de chose en comparaison de la honte qui l'accable.

Quand il a repris la parole, il m'a dit : « Pourquoi me retiennent-ils ? Dis-moi pourquoi ? Chez nous, on tue un homme ou on le laisse aller. Nous ne faisons pas de prisonniers. S'ils m'avaient offert le choix, j'aurais certainement préféré la mort. Dans la ville d'Agadèz quand un Targui a commis une action mauvaise, le Sultan le fait asseoir au bord de la place publique, et pose sur ses genoux des entraves d'esclave. Il reste ainsi exposé aux yeux de tous, et, plus tard, il est chansonné dans sa tribu sur les violons des femmes. C'est le plus grand châtiment qu'un homme noble puisse subir ; mais enfin, on lui rend la liberté quand le soir arrive. Moi qui ne vous connaissais même pas, et qui n'ai fait que reprendre des chameaux à ces maudits Chaamba, vous m'avez enchaîné sur la route de Ghardaïa à Laghouat, vous m'avez emprisonné à Alger, et maintenant vous me tenez là, me répétant de mois en mois que, s'il plaît à Dieu, je vais partir ». Son chagrin s'est exhalé ainsi jusqu'à la nuit, en plaintes entrecoupées sur sa vie ternie, sur son honneur perdu.

Le lendemain matin, nous nous sommes retrouvés à la même place, et avec l'insistance d'un enfant il m'a fait répéter ce que je lui avais dit la veille, puis il m'a donné quelques lettres écrites en tamahaq pour ses compagnons dispersés comme lui chez les Arabes. Le soleil était déjà haut, mon cavalier me pressait pour regagner Orléansville, et je ne pouvais pas encore me séparer de lui. Enfin, nous nous serrâmes les mains une dernière fois. Il sortit du jardin derrière moi, et me regarda partir sans faire un geste, comme pour donner aux Arabes qui l'entouraient, une leçon de gravité. Son dernier mot avait été : « Dis-leur qu'ils me délivrent ».

Voilà qui est fait, mon cher Kenan, et je crois bien qu'enfin ton heure est proche. Tu reverras tes tentes, et la vallée de l'Amja couverte d'herbes fines, et Fedada qui ne porte plus de parures depuis que tu es absent ; tu seras amr'ar des Taïtoq, après ton oncle ; mais la blessure faite à ton orgueil se guérira-t-elle ? Oublieras-tu tes noirs soucis d'autrefois pour ne te souvenir que des bannes paroles et des soins d'un ami ? (1).

(Supplément littéraire du Figaro, 30 août 1890).

I. Quelques jours après, Kenan ag Tissi s'est enfui et a regagné son désert avec une hardiesse et un bonheur encore inexplicables.